

XYZ. La revue de la nouvelle

Cycle pub L'informe

Nicolas Tremblay



Number 85, Spring 2006

Listes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3252ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay, N. (2006). Cycle pub : l'informe. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (85), 70–81.

Cycle pub Nicolas Tremblay

Le Cycle pub est l'histoire d'un homme nouveau et moderne. Une série de dix nouvelles qui dévoile sa pathétique nudité, son insignifiance qui lui colle à la peau comme un vêtement usé. Entre deux respirations, cet homme s'abreuve au sens désincarné d'une publicité qui le phagocyte. Passif, amorphe, il se regarde dépérir; ses rêves lui sont fournis par une boîte d'images électriques occupée à ronger son squelette. Il ne sait pas que ce qui lui procure sa joie morbide est à l'origine de sa propre dégénérescence vers un état premier et larvaire.

«L'informe» clôt le cycle, paru intégralement dans XYZ. La revue de la nouvelle.

L'informe

JE NE SAIS TROP COMMENT ni quand cela a commencé. Le début de toute cette affaire (mais ce terme est bien imprécis, je le sais) semble remonter à bien avant mon arrivée et s'achèvera très certainement (voilà qui est un peu plus précis) après moi, quand je serai sous terre, mort à enterrer comme dirait Molloy. Pourquoi m'a-t-on demandé, à moi, de m'occuper de cette affaire? Je ne le sais pas non plus. Pourtant, si on me l'a demandé à un moment, c'est qu'il y a donc un début à cela, l'instant de la demande, de sa formulation, qui a instauré le début de l'action de l'affaire. N'est-ce pas? Oui et non. Oui, dans la mesure où, suite à cette demande, formulée par quelqu'un probablement mais dont je n'ai plus le souvenir exact, mon arrivée dans l'affaire se calculerait aisément sur l'échelle du temps. Mais encore faudrait-il s'en souvenir, de ce moment qui m'échappe, trouver une note dans un calepin ou un x marqué sur un calendrier. Il n'y a rien nulle part à ce sujet dans mes papiers. Il faut dire que je ne les conserve jamais très longtemps, ayant l'habitude de les jeter une

fois qu'ils sont devenus franchement illisibles à la suite des nombreux gribouillages et ratures que j'y fais obstinément, rageusement presque. Dans ma tête, ce n'est guère mieux; elle est vide d'être pleine, la saturation des idées et des souvenirs ont l'effet de rendre tout ce stock inutilisable, tout se bloque et s'empêtre là-dedans. Rien ne me vient en bouche. Et puis, quand bien même je le saurais, cela ne changerait pas grand-chose. Je suis si petit par rapport à l'ampleur de l'affaire que mon arrivée à l'intérieur de celle-ci ne modifie en rien son cours normal. C'est ce à quoi je dis « non » quand je me demande intérieurement « N'est-ce pas ? » tout en sachant fort bien que, connaissant mon caractère, j'y répondrai par une moue adolescente, l'air un peu désintéressé et nonchalant.

Parfois, cela me revient par bribes, de façon très diffuse. Je m'accroche un instant à l'image, à l'idée qui me saisit, mais tout effort de rétention que je m'applique à exécuter finit par l'occulter, comme si ma concentration déviait, passait de l'abstraction idéelle au concret musculaire, qui ne contient rien. Ça me fuit de toutes parts en quelque sorte, ça naît puis ça meurt évanoui dans les limbes, c'est-à-dire les miens, mes fluides, ma bile et mes humeurs. Je peux dire cependant que cette condition a l'avantage de me rappeler à l'ordre et de me remettre en tête l'affaire dont je m'occupe en secret. C'est vrai que je ne suis alors guère plus avancé dans la poursuite de sa résolution. Se savoir désigné n'est qu'un premier pas, une mince amorce, j'en suis conscient, même si mon attitude laisse croire à une quelconque indifférence de ma part à ce sujet. À ce stade-ci, il est vrai que les choses (il faudrait savoir aussi desquelles il s'agit; je m'occuperai de cela plus tard) restent inchangées, stagnent ou donnent l'impression de croupir dans leur merde habituelle. Le monde continue comme avant, pour les autres s'entend, qui copulent, mangent, dorment et meurent, contraints à mettre les mêmes mots sur leurs mêmes et éternels besoins biologiques primaires. C'est pour moi seulement que la réalité change, et cette donne nouvelle a quelque chose d'une musique intérieure très subtile qui me résonne dans le bas-ventre, comme une légère et siffleuse turbulence.

Pour l'instant, la grande question consiste à savoir si je dois partir ou rester ici. Je n'arrive pas à trancher. Cette alternative n'est peut-être pas la bonne non plus, aucun indice ne me laisse croire que je doive envisager mon rapport à l'affaire en ces termes, partir ou rester. L'habitude seule me fait adopter cette posture banalement physique. Où irais-je d'ailleurs, si je partais ? On ne m'a donné aucune destination. Mais si je reste, il risque de se passer la chose que je dois chasser, et alors je la manquerai à cause de mon inertie (une voix intérieure me rétorque que partir n'assure aucunement l'inverse, car il y a la possibilité que je prenne le mauvais chemin et que je m'éloigne de l'action qui me concerne, tandis que, si j'étais resté sur place, bien que là aussi à distance de l'affaire, j'en aurais été tout de même bien plus près, et l'échec me semblerait alors moins dur à supporter, moins pitoyable certainement ; il ne faut pas négliger ce genre de détails très importants dans la vie d'un homme). L'indécision relative à ce questionnement ne me procure tout de même aucune angoisse, elle peut être signe de quelque chose et, pour cette raison, je ne dois rien brusquer, demeurer à l'écoute. Enfin, j'envisage aussi, hors du cadre interprétatif binaire « tu dois partir ou rester », la possibilité que mon corps soit le centre nerveux de l'affaire. Je ne me crois pas pour autant un mystique ou un saint, j'essaie tout simplement de demeurer ouvert aux multiples réalités de ce monde par essence mystérieux et imprévisible. Il arrive trop souvent qu'on passe à côté d'une chose, d'un objet, d'une révélation, parce que les œillères de notre raison ont trop limité notre regard d'après une grille scientifique qui détermine notre relation au monde. Le scientifique s'approche et vérifie l'exactitude de ses calculs tandis que, derrière lui, s'active, grosse d'évidence, la réponse à sa recherche. Je me méfie donc de ce comportement d'aveugle qui dicte machinalement les gestes à suivre. Baigner dans l'ignorance est une condition contre laquelle il ne faut pas lutter. La bonne attitude requiert plutôt une attention passive. Par conséquent, au moment où surgit une excroissance significative, je tends la main comme l'aigle, ses serres et attrape la proie. Ensuite, seulement ensuite, j'analyse et je vérifie.

Tandis que j'écris ces lignes, une pluie tambourine à la fenêtre. Je dis « tambourine », mais ce n'est pas vraiment le bon mot à mon sens. L'enchaînement des gouttes de pluie qui tombent n'est pas assez régulier pour produire un rythme dans ma tête (entre deux plocs lourds comme une fiente de pigeon, le silence perdure trop longtemps pour que mon esprit se souvienne du premier son, alors, quand le deuxième survient, la non-musique recommence à zéro). Toutefois, cela tambourinerait pour un esprit autre que le mien, je présume. Je l'espère du moins. (Il ne faut pas trop se soucier de ces détails quand on écrit, car on arrêterait tout s'il fallait tout peser ainsi ; moi, si incertain de mes réflexions, j'ai tendance à me rabattre là-dessus, et c'est donc par un effort constant d'autopersuasion en la capacité supérieure des autres à interpréter mes mots que je continue, quelque peu rassuré, moins craintif en tout cas.) Écrire m'est un pénible et automnal effort d'accouchement de choses mortes. Cette dernière phrase, par exemple, a surgi dans mon esprit tout d'un coup, dans un moment de silence abyssal, comme expulsée d'un gouffre souterrain, comme défossilisée, et bien qu'elle ait l'air d'un aphorisme longuement mûri et réfléchi, elle m'est venue à la manière intuitive d'une voix intérieure. Je ne m'en porterais donc aucunement garant devant une assemblée de juges en matière de morale. Car elle n'est pas tout à fait le fruit de ma volonté. Ma mémoire éprouve trop de défaillances pour que ma pensée assure une quelconque cohérence argumentative. D'ailleurs, la plupart du temps, je note sans rien assembler ; je n'écris jamais, ce n'est que depuis le début incertain de l'affaire que je le fais, et de façon très inchoative, par soubresauts. Mes notes, je les prends sur mes genoux que j'ai maigres et pointus et où repose mon calepin ouvert, très vite noirci, pendant qu'assis dans mon vieux fauteuil puant, disposé contre le mur de mon salon, j'écoute la télévision.

Hier, j'ai dû sortir les fiches métalliques des plaies de mon cou quand une idée (bonne ou mauvaise ?) m'est venue. À chaque fois que j'extirpe le fil, une douleur lancinante se fait ressentir, l'élanement crispe le côté gauche de mon corps, du cou jusqu'à

l'abdomen, mon cœur se coince pendant une fraction de seconde, mon bras gauche devient sensible aussi, mes doigts picotent, on dirait que mes ongles vont tomber, comme si ma peau en dessous devenait glissante. Au même moment (celui de la douleur), mon côté droit s'active, ma main qui tient le crayon trace, sur les pages du calepin (le geste nerveux et empressé n'arrive pas toujours à disposer la pointe de carbone sur un espace de la feuille resté blanc), une suite de graphèmes (parfois ce sont des dessins ou des pictogrammes de mon système sans cesse réinventé à cause de mes oublis fréquents) ; les lignes et les courbes des lettres sont tremblées, on dirait presque que, par exemple, la barre verticale d'un *b*, d'où sort un ventre de profil dont le nombril pointe vers la droite se compose d'un ensemble de traits minuscules en dents de scie, une sorte de pluralité de pixels microscopiques invisibles à l'œil nu qui, une fois regroupés, donnent une forme reconnaissable : une barre, un demi-cercle, un signe de ponctuation. Cependant, reconnaître ces coups de crayon n'aide en rien ma pensée ; l'affaire dont je m'occupe exige de moi une compréhension globale et synthétique des choses. La glose de mon calepin me donne la vision d'une fourmi ; cette échelle disproportionnée par rapport à ma condition d'homme me perd dans un chaos d'images et de sons, je suis un insecte qui, à chaque station, contemple un bloc monolithique tout en étant assourdi par un bruit de fond discordant. Tout cela est causé par mon esprit qui, incapable de retenir une idée très longtemps, m'oblige à exécuter rapidement la prise de notes avant qu'elle, l'idée, s'éteigne pour de bon et qu'elle ne devienne irrécupérable. Mon corps perclus de rhumatismes ne parvient que très rarement à accomplir avec succès les différentes étapes qu'exige la prise de notes. Beaucoup de mes bonnes idées se perdent dans la confusion de la douleur et de la panne sèche, la pointe de mon crayon devenant immobile et inutile sur les pages de mon calepin alors que ma concentration déraile et divague, s'enfonçant dans le sol vaseux de mes réflexions dénuées de logique et de cohérence. Les autres idées, celles tracées dans le calepin, sous la forme de lettres ou de dessins minimaux, des

hiéroglyphes sans doute, s'incorporent à une histoire mystérieuse et décousue qui a perdu le nord, on dirait une vaste forêt de signes, une nature sauvage de figures cryptiques.

Changer la routine des prises de notes m'a déjà effleuré l'esprit (était-ce hier?). (On sait que Molloy, circonspect quant aux moindres détails, remet en question son système de rotation de ses seize pierres à sucer, réparties également dans quatre poches, huit dans celles gauche et droite de sa veste, huit dans celles gauche et droite de son pantalon. En mettant une pierre dans sa bouche, prise dans une poche de sa veste, la gauche je crois, Molloy fait circuler des pierres, une à la fois, de poche en poche, toujours vers celle où il en reste seulement trois, question de rétablir l'équilibre de quatre, jusqu'au moment où la poche droite de la veste, je crois, ne contient plus que trois pierres. Molloy alors y dépose la pierre mouillée de sa salive, et prend à nouveau une pierre dans la poche gauche de sa veste et la met dans sa bouche. L'inconvénient de ce système consiste dans la probabilité que ce soit toujours les quatre mêmes pierres qui se retrouvent dans la bouche de Molloy. Le texte poursuit alors sur l'évaluation d'autres systèmes de rotation des pierres à sucer, dont un système composé de seize compartiments, au cas où Molloy, muni de fil et d'une aiguille, pourrait diviser chacune de ses poches en quatre sections, de manière à déplacer successivement les seize pierres. On conclut toutefois que le premier système, celui des quatre poches, est plus efficace et réaliste, malgré le risque inhérent d'une usure accélérée des quatre mêmes pierres.) Les idées me venant pendant l'écoute de la télévision mentale (les fils branchés à mon cou émettent des figures pariétales en mouvement sur les os intérieurs de mon crâne), je peux difficilement procéder autrement pour cette première étape. Quand une idée me vient, je saisis les fils plantés du côté gauche de mon cou et les arrache; la projection d'images s'arrête et je recouvre peu à peu ma vision normale. Ma main droite que je garde constamment en position d'écriture tient le crayon de plomb droit, prêt à se mouvoir. Aussitôt que mes yeux se désembrouillent, mon poignet s'active et note l'idée qui commence déjà

à s'évanouir dans mon cerveau. Bien que cela soit inconfortable, l'expérience m'a démontré que tenir constamment les fils de la main gauche près des fiches incrustées dans mes plaies et le crayon de l'autre main, appuyée sur le calepin ouvert sur mes genoux, s'avérait la meilleure stratégie pour garder en mémoire mes rares moments de grâce créatrice. J'ai déjà essayé, à l'aide d'un magnétocassette déposé sur le bras droit de mon fauteuil, d'enregistrer mes idées émises par ma voix. Cette méthode avait deux avantages. Ma voix se passant de mes yeux, je n'avais pas à souffrir mon débranchement, et elle me donnait un accès direct, moins différé à tout le moins que celui de l'écriture (un vulgaire système de représentation graphique d'un spectre sonore articulé), certainement plus rapide, à l'idée qu'il me fallait prononcer au moment de son apparition. La rareté des idées, leur économie, me causait toutefois un problème d'ordre technique. La bande de la cassette n'enregistrait l'émission des ondes sonores que pendant une courte durée d'une demi-heure, après quoi il fallait tourner la cassette ou en insérer une autre dans l'appareil. Souvent, lorsque je me mettais à parler et à décrire une idée, je le faisais inutilement puisque la cassette avait épuisé ses réserves de bande magnétique. Quand le magnétocassette attrapait ma voix au vol, il m'arrivait aussi de ne pas m'entendre tout à fait lors de l'écoute de l'enregistrement. Au travers d'un grésillement constant, d'un bruit parasite, tapie au fond de tout ça sourdait une parole étrangère (que je n'aurais jamais identifiée si je n'avais su préalablement que c'était moi qui parlais); la voix était caverneuse et dense comme de la mélasse, indistincte aussi, étouffée, presque incantatoire. Bref, c'était inutilisable et impossible à décoder puis à transcrire (il aurait fallu noter les intonations et la mélodie tranquille plutôt que les mots et les phrases, déformés et disjoints, ensevelis sous une matière terreuse de grondement et de vrombissement). Une autre méthode m'a aussi fait perdre beaucoup de temps et de souvenirs par son inefficacité avérée. Je croyais que, en coupant la projection mentale d'images télévisées à l'occasion des pauses publicitaires fréquentes, je pourrais m'offrir un moment d'introspection où le souvenir d'une idée

probable me reviendrait à l'esprit, que je n'aurais alors plus qu'à noter. Mais la douleur du débranchement faisait obstacle à ma concentration. Sa diminution progressive allait de pair avec la disparition des images que j'avais en tête, contenant possibles d'une idée. Cela suivait le même mouvement éphémère qu'un éclair sur votre rétine. Vous vous efforcez de maintenir l'image zébrée sur ce fond noir qui l'a captée, et plus vous vous concentrez sur elle (l'image qui n'est déjà plus l'éclair), plus elle se déforme et se mélange au fond noir, sa couleur jaune vif meurt, se modifie en un bleu métallique, son contour devient flou et diminue, l'éclair devient un papillon, une tache, un point, puis c'est le néant. À quelques reprises trop peu nombreuses, il m'est arrivé de saisir une idée avec cette méthode dont une, par exemple, dont je n'aurais su dire qu'elle en était bien une en fait, elle était peut-être simplement le résidu mnésique d'une vulgaire image télévisuelle, qui se lisait «... un homme marche ___ », les points de suspension renvoyant à un passé perdu et le trait à une suite avalée par le fond noir de mon crâne. Il était difficile dans ce genre de situation de déterminer s'il s'agissait de moi, si j'étais l'homme de la phrase, le cas échéant, il restait à savoir s'il s'agissait d'une injonction (il faudrait donc que je parte?). La lecture de mes notes me mène toujours à considérer de multiples interprétations, parfois contradictoires, qui brouillent les pistes ; cela demande une glose précise, soucieuse des chausse-trappes et des pièges qu'un esprit trop pressé de conclure risque de ne pas voir.

Tantôt, j'ai dit hier. C'est l'habitude. Quand je regarde en arrière, je ne vois jamais plus loin que là-bas. Chaque souvenir qui ressurgit, fût-il infantile ou ancestral, me semble venir d'hier. L'avenir, quant à lui, se résume, pour moi, à demain. Hormis ma mort, pour l'avenir, ou ma naissance, pour le passé, qui font partie d'ailleurs des rares concepts abstraits que je parviens à me figurer, je n'arrive pas à m'imaginer ce qui, dans le temps, est loin de mon présent. Mon déplacement sur la ligne du temps procède donc en blocs de trois jours : hier, aujourd'hui et demain ; c'est le mouvement d'une coquille spirituelle presque vide et très peu

absorbante sur un chemin cahoteux. À chaque soubresaut, c'est comme si j'échappais le sac qui contient mon être et mon identité évanescence. Pour expliquer en des termes plus compréhensibles les déambulations de ma pensée et de mon imagination, ma naissance, sur mon échelle temporelle, date d'hier, et ma mort surviendra demain. Sur ma peau coexistent les salissures de la matrice maternelle et les marques du vieillissement : plissures, rides, cernes, croûtes, escarres et eczéma virulents. L'impression d'être né déjà mort me hante perpétuellement. Je suis une apparition qui, dans l'instant même de son épiphanie, disparaît, et dont la trace n'est que poussière insignifiante, résidu de rien, matière morte, crotte. Malgré ce constat à première vue désolant sur ma condition psychique, je puis dire que, par rapport à l'écriture de mes notes dans mon calepin, pas étrangère à l'affaire dont je m'occupe, ma sensibilité hors du commun, innervée par les moments mythiques de la mise bas et du trépas, offre des avantages incontestables. Mes graphèmes, mes pictogrammes et mes hiéroglyphes, comme jaillissant d'une époque originelle, ont une dimension cosmogonique. De mauvaises langues pourraient dire que mes élucubrations sont folles ou délirantes. Mais c'est qu'ils n'auront rien compris. Je sais bien que ma naissance d'hier n'est pas ma vraie naissance, et que ma mort anticipée pour demain ne me visitera pas effectivement. Les faits n'ont rien à voir ici. Je parle d'un autre ordre d'idées (dont l'affaire même relève). Un ordre où la signification des choses se relie à ma consistance, cette zone trouble d'oublis et de sensations diffuses, pour qu'elle en extraie le code et la logique non humaine, non biographique, métaphysique.

Ma conscience ajoute parfois aux images télévisuelles les siennes, en surimpression. Mes yeux révoltés ne parviennent pas toujours à distinguer ce qui se rapporte à la réalité du médium ou à mon imagination. Je me laisse toujours emporter par le mouvement de la projection puis, quand survient un événement extraordinaire qui ne respecte pas la logique du scénario, je ne sais plus où j'en suis, le début de l'action me paraît si loin, si incertain, que la fin me semble plausible, je l'accepte comme une

fatalité (ou je m'arrange pour qu'elle le devienne : je change les rôles des personnages, leur attribue des motivations secrètes, réorganise l'ensemble). Par exemple, supposons l'image d'un arbre dans un parc à l'ombre duquel un vieil homme, assis sur un banc à deux places, lit son journal. Sous un vent léger, les feuilles remuent, les coins du journal se replient vers l'intérieur et vers l'extérieur sans ordre particulier. Peu à peu, le ciel s'assombrit, l'arbre dont les branches sont violemment secouées se dévêt soudainement. Le lecteur est décoiffé, une bourrasque emporte son feutre qui s'en va par à-coups (on dirait que le mouvement du chapeau se fige puis reprend) vers la gauche du cadre de l'écran mental. Derrière l'homme demeuré jusqu'ici impassible, on ne perçoit presque plus l'arbre, devenu extrêmement rachitique à la manière d'un chat trempé dont on s'aperçoit qu'il n'a qu'une charpente osseuse sous ses poils, l'arbre donc, en arrière-plan, se fond au ciel assombri ; je sais que, dès que mon regard se portera ailleurs, sur le chapeau par exemple, puis reviendra sur ce point de l'image, je confondrai l'arbre avec un nuage. Quant à l'homme, vu en plan rapproché, le buste masqué par le journal, il a une tête blanche, sortie des colonnes des articles et des titres des manchettes comme on sort la tête à la surface de l'eau pour respirer, et des rides qui traversent en sillons les nombreux plis de sa peau très blême, d'un teint cadavérique. Le vent s'infiltré entre les commissures de ses lèvres et gonfle sa bouche, soulève son cuir chevelu, la peau s'enlève du crâne, le squelette se démasque. L'homme tombe en poussière. Des bulles de matières chauffées percent l'écran. On aperçoit, emportant avec lui les silhouettes distordues du lecteur et de l'arbre (des photogrammes), le bout d'une pellicule cinématographique en train de brûler tandis que les images de l'écran se résorbent dans une forme de néant grisâtre où l'on remarque des irrégularités, des bosses, des filaments bleuâtres, une sorte de magma décoloré en ébullition.

Hier, j'ai dessiné dans mon calepin un objet au travers de lignes multiples, de caractères difformes et de nombreuses ratures. Il a une forme cylindrique. Renversé, on le voit sur un plan horizontal. L'extrémité gauche, circulaire, est percée tout

près du bord. Deux lignes pleines traversent la surface sur le sens de la longueur (qui serait, en réalité, la hauteur si l'objet n'était vu sous ce faux angle), elles ondulent comme des vagues. Quatre lettres, un *c*, un *o*, un *k* et un *e*, s'insèrent dans les lignes, au centre, elles y sont superposées en fait, mises en premier plan. Mon dessin a par ailleurs une forme géométrique imparfaite, la ligne supérieure du cylindre (sur le plan vertical, on parlerait du côté droit de la hauteur) ayant des plis d'accordéon et rentrant vers l'intérieur. L'objet a probablement subi un choc ou une pression de l'extérieur qui l'a déformé. Les plis suggèrent une certaine résistance de la matière (cela pourrait être du métal) qui le compose. De toute évidence, les lignes ne sont pas souples. En bas, à droite, à un centimètre de l'autre extrémité, celle cachée à la vue à cause de la perspective, un trou en forme d'étoile perce le cylindre. Une des pointes de l'étoile commence où se termine à peine la lettre *e*. Ce trou, contrairement à celui observé précédemment à l'extrémité gauche (mais supérieure quand l'objet est naturellement redressé sur le plan vertical), de forme ovale et nécessaire sans doute à l'écoulement normal du contenu du cylindre, suggère une quelconque usure ou corrosion. Un geste nerveux ou un tremblement ou une convulsion du muscle du poignet a tracé en diagonale, par-dessus le dessin, une ligne droite très épaisse, qui se termine par une explosion chaotique (la mine du crayon, soumise à une trop forte pression, s'est cassée). Demain ou un autre jour, quand je me remettrai à la prise de notes, je me servirai de cette ligne comme d'un guide pour aveugle pour former des lettres et des mots. Les lignes ondulées du cylindre et la ligne épaisse en diagonale se croisent là où apparaît la lettre *o*, qui participera ainsi donc des deux écritures. C'est de cette façon que se superposent les choses dans mon calepin. Bientôt, il ne restera plus du dessin que cette lettre, résidu, trace d'un commencement absolu, d'une origine perdue (l'objet cylindrique qui en est, ici, la métaphore), à laquelle il m'est impossible de retourner. L'affaire dont je tente de me rappeler, c'est à la fois cette canette, cette boîte métallique, ainsi que tout le chemin qui m'a conduit à sa perte, où je m'écraserai,

mi-figue, mi-raisin. Cet objet mort, cette canette vide et froide, c'est ma pierre à sucer, que je tète bêtement, l'air de me souvenir de quelque chose inscrit dans mon corps quand, en fait, j'ai déjà un pied dans la tombe, tout heureux d'être enfin mort, prêt à être inhumé, avec mon calepin, mon livre, mes pensées, où il n'y aura rien à comprendre.